

mvolokhov@gmail.com

Dramaturge, prosateur, conteur, théoricien du théâtre, Mikhaïl Volokhov est ...

Dramaturge, prosateur, conteur, théoricien du théâtre, Mikhaïl Volokhov est une personnalité fort connue dans les cercles de l'élite théâtrale aussi bien en Russie qu'en Europe – il suffit de dire qu'il fut ami avec le grand Ionesco, lui-même. Qu'a donc écrit de tel cet auteur encore jeune dont les pièces étaient jouées avec un constant succès par des stars de la scène à Paris, en Allemagne, en Suisse et qui fut - à grand "scandale"- mis en scène à Moscou par Andréï Jitinkine? Pour bien apprécier la dramaturgie de Mikhaïl Volokhov il faut la considérer dans le contexte de la culture mondiale.

Je suis de près la littérature contemporaine russe et étrangère, y compris la dramaturgie, mais malheureusement je ne trouve pas d'oeuvres adéquates qui puissent exprimer les problèmes universels majeurs, les plus essentiels. Lorsque j'ai fait connaissance avec les pièces de Volokhov, j'ai cru d'abord à encore un moderniste comme les autres qui à présent pullulent en Russie et qui représentent ce que je considère comme une impasse, une voie totalement fautive. A l'issue de la période soviétique les gens se sont grisés par la liberté, se sont grisés du fait même que tout est permis – en effet c'est-là une drogue vraiment enivrante. Et ils se sont lancés à qui mieux mieux - à faire des trucs de cirque, par excellence...C'est-à-dire qu'il n'y a ni thème, ni idée – rien que le désir de faire de l'épate. Et même des gens incontestablement talentueux qui se font écrivains de nos jours ne peuvent point résister à cette tentation de l'épate – aguicher le public à tout prix, peu importent les moyens. Tels sont par exemple les auteurs du recueil "Le temps d'accoucher" édité par V. Eroféev.

Or, avant tout, je tiens à parler de deux pièces de Volokhov qui m'ont particulièrement "accroché": "Cache-cache avec la mort" et "Le Calvaire de Tchikatilo".

Prenons, pour thème central, "Le Calvaire de Tchikatilo". De quoi s'agit-il donc dans cette pièce et qu'est-ce que j'y ai vu, personnellement. J'y ai vu un touché "en plein dans le mille" – les problèmes humains universels du Bien et du Mal, qui – historiquement, dès l'apparition même du théâtre – tiennent à coeur les plus grands des auteurs dramatiques - et c'est bien cela qu'il vaut vraiment la peine d'évoquer! Bien que le langage de la pièce soit on ne peut plus grossier, voire vulgaire – il n'en reste pas moins qu'elle concrétise l'aspiration inextinguible de l'homme à s'expliquer à soi même ce qu'est le Bien et ce qu'est le Mal. Encore à l'aube de la dramaturgie, les grands auteurs de la Grèce antique – Eschyle, Sophocle et autres – faisant agir dans leurs tragédies dieux, héros et simples mortels, ont donné dans

cette étude du Bien et du Mal – de ce qui est permis à l’homme et de ce qui ne l’est pas, par qui et pourquoi... Et toute l’évolution consécutive de la dramaturgie a suivi cette verticale en spirale – gravitant précisément autour de ce thème central. Et si l’on jette un regard rétrospectif pour avoir une “vue d’ensemble” du processus, eh bien on constatera que, partant des tragédies grecques antiques, en passant par les grans auteurs de la Renaissance, par Shakespeare, Racine et Corneille, et plus loin – par les auteurs modernes tels que Camus et Sartre – se poursuit cette étude magistrale de l’esprit humain se trouvant, comme disaient les existentialistes, en situation frontière – entre le Bien et le Mal.

Par ailleurs, dans “Le Calvaire de Tchikatilo” (d’une façon surprenante, mystérieuse, paradoxale – ce qui a été pour moi une découverte extraordinaire) j’ai vu l’auteur poser des problèmes théologiques de la plus haute importance, dont celui - crucial – de la nature “tarée” de l’homme – du fait même d’évoquer dans cette pièce un thème aussi horrifiant, si loin de la thématique habituelle. Cette “altération” de la nature humaine qui, selon les théologiens, tient du péché originel et qui se développe de plus en plus du fait du libre arbitre dont Dieu avait doté l’homme pour choisir entre le Bien et le Mal. Eh bien, il se trouve que cette “altération” dès le commencement de l’histoire humaine n’a fait que se développer et se déployer toujours davantage. C’est-à-dire que le Mal n’avait cessé d’empiéter sur l’Esprit de l’homme qui, n’oublions point, fut créé à l’image de Dieu mais dont la nature a été “altérée”. Et au vingtième siècle, l’humanité s’est trouvée au bord du gouffre, devant une catastrophe de l’Esprit du fait que les génies du mal de ce siècle – de Lénine, Staline, Hitler et jusqu’à Pol Pot – ont révélé des abîmes du mal tels qu’ils ne peuvent pas ne pas affecter l’humanité, et que cette dernière doit faire un effort extraordinaire, hors du commun pour comprendre où elle est en train de dégringoler et ce qu’il est advenu de l’Esprit de l’Humanité toute entière et de celui de chaque individu concret – car, comme disait Dostoïevski, tout est permis. C’est cette permissivité absolue pour (C’est cette permissivité absolue pour) l’individu, d’un côté, et de l’autre – les grands programmes officiels de grands Etats orientés vers le mal, la destruction, visant à réaliser de façon très concrète probablement des objectifs les plus hauts mais en versant des mers, des océans de sang – ce grand thème s’est exprimé dans cette pièce. C’est pourquoi j’ose affirmer que c’est là une grande pièce, simplement.

Juste à propos - à ma grande surprise, en potassant le “portefeuille” d’échos et critiques le concernant que Volokhov m’avait passé – et c’est-là tout un énorme volume (je souhaite à tout auteur d’en avoir autant même s’il n’est point plus jeune, même à un vétéran de la littérature – oui, je souhaite que tout homme de lettres puisse avoir autant d’échos à la très faible partie de son oeuvre qui seule avait été publiée ou portée à la scène), et bien, à lire ces propos, j’ai été vraiment frappé par le fait combien cette lecture des pièces de Volokhov par les critiques était superficielle. La plupart des auteurs tout en sentant comme par instinct l’importance des pièces en question – ressentant par des bouts de nerfs quelconque la portée des problèmes évoqués – se laisse pourtant emporter par des aspects très secondaires qu’on y trouve, certes, mais qui sont loin d’être capitaux: le KGB,

l'homosexualité, le milieu, le jargon du milieu, les camps de détention, le parler vulgaire (le "mat").

Pour ce qui est de ce dernier phénomène – le "mat" russe – il s'agit là d'un lexique appelé à désigner cet aspect "taré", pervers, dénaturé que revêtent les choses dans ce monde "altéré". Or, le mat en est l'instrument précis maniant lequel avec maîtrise, en virtuose, Volokhov parvient à rendre l'image adéquate de ce bas monde gisant dans le Mal. Car les termes des époques révolues ne suffisent guère à le cerner et à le rendre dans son essence et sa totalité – sinon on risque de produire encore un mièvre conte pour les enfants. Comment peut-on, disons, face à un Auschwitz ou Dachau, devant cette hécatombe de millions de cadavres entassés, se mettre d'en parler dans le langage du début du XIX^e siècle, par exemple? Pour moi, il est bien clair que l'auteur y emploie le mat non point pour épater son public, et si cela produit quand bien même de l'épate, il faut absolument chercher à le juguler, cet effet secondaire, le surmonter par une mise en scène experte - nette et précise. Une légère bavure d'interprétation de la pièce par le metteur en scène, et les "sales mots" du coup éclipsent l'essentiel. Simplement, les metteurs en scène qui ont monté jusqu'ici les pièces de Volokhov se sont montrés trop "comme les autres" – comme tout un chacun, trop fascinés par les "tabous" que représentent pour le commun des mortels les "sales mots" et le sexe. Or, il se trouve qu'ils n'ont pas compris Volokhov, n'ont pas compris que le mat est le seul moyen possible de rendre - non point la nature d'un assassin sériel (qui, lui, dans cette pièce ne représente guère un personnage réel mais – qu'on me pardonne une telle licence – c'est là l'image générique de l'Humanité au seuil du XXI^e siècle. "Le Calvaire de Tchikatilo" c'est l'Humanité entière avec tous ses péchés d'"ici-bas" et de "là haut". D'ailleurs le titre même de la pièce qui veut dire en russe précisément "La peine capitale de Tchikatilo" est destiné à faire comprendre au public de façon claire et percutante à quelle horreur de l'existence totalement vicieuse il est confronté. Or, cette horreur, ce n'est pas dans le personnage de l'assassin sériel qu'elle réside mais dans la politique des Etats totalitaires – de l'Union Soviétique, et de l'Allemagne hitlérienne, et du Kampuchéa, et ainsi de suite – car elle a engendré ce phénomène d'êtres anti-humains si infiniment dénaturés.

Dans l'univers de la culture, tout a ses racines. De façon très nette et incontestable mais aussi très significative, les pièces de Volokhov s'inscrivent dans la tendance universelle de l'évolution de la dramaturgie qui, logiquement, vers le milieu du XX^e siècle en est venue à explorer la philosophie du meurtre, se concrétisant avec le plus d'éclat à l'époque dans la prose et les pièces de Camus. Hélas, cet auteur qui, en son temps, se présentait comme très percutant, écorcheur même, a été largement dépassé par l'histoire réelle. La seconde moitié du XX^e siècle a quand même montré que le niveau du "mal en sous-sol" de chez Camus, Genet et Sartre n'est que des "fleurs de cabinet". Je ne veux point dire de mal à leur adresse, ce sont tous là de grands écrivains, mais voilà que vient soudain un obscur Volokhov qui de but en blanc touche le gros lot – c'est un vrai trésor caché qu'il révèle au grand jour avec son "Calvaire de Tchikatilo". C'est Volokhov justement qui a trouvé un nouveau tour si inattendu de sa "théorie de la spirale" qui

développe constamment la culture autour du tronc central. Eh bien Volokhov a trouvé non point l'une des, mais l'image la plus significative, la plus percutante et précise, à aspects multiples. Et à lire le "Calvaire" attentivement, on verra que chaque alinéa de monologue de l'Humanité représente dans telle ou telle mesure une réaction, une réplique, un "a parte" non pas tant dramaturgique, mais – je tiens à le souligner – aux grandes réflexions et théories philosophiques et aux grands problèmes philosophiques et théologiques. Sous une forme concentrée, condensée, cette pièce contient pour ainsi dire des volumes et des volumes de Kierkegaard, Heidegger, Niethsche, Tertullien qui, lui, y est explicitement présent... Etc., etc. "Fide quia absurdum!" c'est ainsi qu'explique l'origine première de sa foi inébranlable en Dieu Tertullien – théologien qui a vécu dans un inimaginable IV siècle.

Et voilà que depuis quinze siècles déjà théologiens comme athées se cassent la tête cherchant à cerner cette vérité – tout le monde en a besoin, la trouve importante, la cite à l'appui de ses thèses... Cette pensée pourtant simple s'est avérée profonde: à quoi sert donc la foi si tout est logique et juste dans la vie? Et la vie posait des colles: d'où vient le Mal dans ce monde si judicieusement ordonné? On ne peut l'expliquer que par l'absurde... Or, c'est en lui qu'il FAUT CROIRE!

Du reste, le "Calvaire" n'est pas uniquement un répertoire des maux et thèmes universels. C'est que Volokhov a réussi sous une forme supercondensée – sorte de super-digest en somme – à broser une image très artistique de notre Etre universel. C'est en cela que consiste le grand phénomène de l'art dramaturgique de Volokhov qui a pu comprimer des volumes épais, disons, de Schopenhauer et de Kant et les rendre en un bref alinéa et dire pourtant non pas moins mais plus grâce à une image condensée, absolument exacte, infiniment polyvalente.

Pour monter cette pièce au théâtre, il convient absolument de trouver un metteur en scène et des couleurs tels qui la présenteraient non point comme une pièce des moeurs, une chronique judiciaire ou une ironie sur nos réalités post-soviétiques – tout cela n'est qu'enfantillage par rapport à ce que doit être son interprétation théâtrale. Je suis convaincu qu'elle doit être interprétée et présentée comme une tragédie antique. Et évidemment, ce Héros – je ne crains pas d'employer ce mot parce que ce n'est pas l'assassin Tchikatilo qui est le héros de la pièce volokhovienne, mais le coeur souffrant de l'Humanité en quête de la Vérité, au bord de l'autodestruction (de l'Humanité, j'entends, et non pas d'un seul individu quelconque) – un coeur emprisonné dans une cage. Il faut montrer là l'image du coeur de l'Humanité enfermé à l'intérieur de la cage thoracique et qui bat la chamade, au bord de l'infarctus. La scène doit représenter une maquette de la cage thoracique – une métaphore déployée de la "cage" à l'intérieur de laquelle comme le coeur, se débat le héros en désarroi et dont les agitations, accompagnées cà et là du son du coeur qui bat, complètent l'image. Comme épigraphe et métaphore donnant le ton, il faut donner: "l'âme enfermée dans la prison du corps" et "l'esprit emprisonné dans le camp de concentration du subconscient"?

La pièce doit être accompagnée d'un "choeur grec" à quatre personnages: critique déplumé et bigleux à des remarques dans le genre de critique littéraire, agent de milice avec des remarques d'enquêteur, un "local"

– voisin au parler ukrainien et une femme dans une tunique transparente figurant tour à tour toutes les filles mentionnées par le héros. Lui-même doit être en pantalon de concert noir et chemise à la Beatles et, à un moment donné, arborer la toge d'un philosophe grec antique.

A propos, les remarques scabreuses du genre "il chie", etc., il doit les donner lui-même sans pour autant exécuter les détails naturalistes en question à la Stanislavski. Le spectacle doit se terminer par un chœur puissant chantant l'"Ode de la Liberté"...

Derrière la scène, il faut installer deux écrans où de temps en temps sont projetés les diapos des peintures de Caravage (garçon au luth), Léonard de Vinci, Glazounov (jeune prince Dimitri la gorge tranchée), etc. J'entrevois une foule de couleurs et de possibilités pour présenter cette pièce de façon à l'expurger de tout le superficiel qui accroche tant l'attention du spectateur et qui doit s'estomper et se dissiper dégageant l'essence si profonde de l'oeuvre qui nous parle de la Grande Tragédie de l'Humanité - et non point d'un seul pays – en tant que nature humaine altérée par les horribles régimes totalitaires, par toutes les autres espèces du Mal imposées par l'Etat lorsque, sous prétexte de rechercher la prospérité, des millions d'humains sont sacrifiés et d'autres millions transformés en assassins, puis à leur tour - en victimes, suivant ce même cercle vicieux.

Toute ma vie durant j'ai été avant-gardiste, non-conformiste, or le temps est venu où l'on se doit d'évoquer les thèmes les plus douloureux – autrement, on risque de disparaître en tant que genre humain s'étranglant dans nos propres sang et convoitise.

Pour moi, les pièces de Volokhov n'appartiennent guère au théâtre de l'absurde de Beckett, Ionesco et ainsi de suite. Et je m'en réjouis. A mon sens, elles sont très russes. A vrai dire, leur appartenance à la tradition dramaturgique et littéraire russe dite de "philosophie concrète" est encore une révélation surprenante de Volokhov. Car rien de plus facile que de se dire: en voici encore un de ces auteurs de la "semi-émigration", très profond, très intéressant, mais somme toute, vous savez, d'esprit si européen... Bien au courant de ceci-cela, connaissant même le grand Ionesco en personne. Eh bien, le fait d'appartenir à la culture et à la dramaturgie russe est une autre révélation qualitative que nous réserve cet auteur. Parce que, depuis Tchekhov, le théâtre russe est pour ainsi très appauvri et ne nous a ménagé pratiquement nulle découverte. D'autant plus, à présent. Tandis que Volokhov, lui, par sa portée philosophique fondamentale absolue, surclasse en ce même présent mais au score de l'éternité des figures telles que Beckett, Camus, Ionesco, Sartre, etc.

En côtoyant quasi quotidiennement des gens de grand talent, l'on ne se rend pas toujours compte que, disons, cet homme en chemise à carreaux et en jean est l'égal des grands dramaturges du passé (je le dis sans ironie aucune, très sérieusement). Et je suis sincèrement persuadé que la valeur de Volokhov n'est aucunement inférieure à celle de Corneille, Schiller, Sophocle, Shakespeare. Et je n'ai point été étonné lorsque après ces mots, Volokhov m'a appris que Bernard Sobel, le grand maître du théâtre français, lui aussi, avait monté à Paris "Cache-cache avec la mort" comme volet d'une trilogie

composée en outre de “Cerisaie” de Tchekhov et de “Marie” de Babel, voulant souligner ainsi la valeur de la dramaturgie de Volokhov.

Dans la vie, j’ai connu bien des gens de talent et pour beaucoup j’ai même déployé pas mal d’efforts pour les lancer. Mais c’est la première fois de toute mon existence que j’ai rencontré là un thème et un talent qui me semblent dignes de tous efforts et tous éloges.

Anatoli BROUSSILOVSKI